



HAL
open science

Le siège de Malte (1565), coup d'arrêt de la conquête ottomane en Méditerranée occidentale

Anne Brogini

► **To cite this version:**

Anne Brogini. Le siège de Malte (1565), coup d'arrêt de la conquête ottomane en Méditerranée occidentale. *Mediterranea. Ricerche Storiche*, 2014, pp.17-35. hal-03597723

HAL Id: hal-03597723

<https://hal.science/hal-03597723>

Submitted on 18 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Anne Brogini
LE SIÈGE DE MALTE (1565), COUP
D'ARRÊT DE LA CONQUÊTE OTTOMANE EN
MÉDITERRANÉE OCCIDENTALE

1. *La Méditerranée, une «conquête de l'ouest» ottomane*

Territorial à l'origine, l'empire des Turcs ottomans prend à partir du début du XVI^e siècle une envergure maritime nouvelle. L'histoire des Turcs est celle d'une progressive migration occidentale, qui les conduit durant plusieurs siècles depuis les steppes de l'Asie centrale jusqu'aux rivages de la Méditerranée.¹ Devenus musulmans au X^e siècle, ils dominent complètement l'Asie Mineure au XII^e siècle, au point que les chroniques occidentales de l'époque désignent déjà cet espace sous le nom de *Turchia*. La dynastie ottomane apparaît quant à elle à la fin du XIII^e siècle, quand son fondateur Othman devient émir en 1290 (il meurt en 1326).² La nouvelle dynastie turque poursuit irrémédiablement sa marche vers l'ouest, entrant à son tour en conflit avec les Byzantins, et posant dès le second XIV^e siècle les jalons de sa puissance politique et territoriale: la prise d'Andrinople en 1363 (qui sera choisie comme capitale au milieu du XV^e siècle) permet aux Ottomans de prendre pied en Europe balkanique, par la conquête de la Thrace, de la Macédoine et de la Bulgarie, possessions qui viennent s'ajouter à la maîtrise déjà ancienne de l'Asie Mineure. À cette date, l'empire ottoman possède déjà ce qui constitue sa force au XVI^e siècle, à savoir une administration centralisée autour d'un conseil (le *Divan*), dirigé par un grand vizir, ainsi qu'une armée forte, constituée de contingents réguliers (cavalerie) et de troupes irrégulières (fantasins) renforcées par un nouveau système de recrutement d'enfants

chrétiens des Balkans qui sont islamisés, turquisés et instruits dans le métier des armes (*devchirmé*) ou, le cas échéant dans le service du palais impérial (les *adjémioghlan*). La transformation du jeune État ottoman est concrétisée par le choix d'une nouvelle titulature impériale, Murad I^{er} abandonnant à la fin de son règne le titre traditionnel d'émir pour adopter celui, plus prestigieux, de sultan.³

La progression vers l'ouest et vers la Méditerranée connaît une accélération après la conquête de Constantinople en 1453, qui fait du sultan Mehmed II l'héritier des empires antiques et d'une prétention avérée au *dominium mundi*. Comme la chrétienté désormais, le monde ottoman se reconnaît dans un principe d'universalisme légitimé par une religion prosélyte et chacun des deux empires se revendique au XVI^e siècle comme le détenteur d'une vérité universelle en lutte contre la barbarie et l'obscurantisme.⁴ Dès les premières années du XVI^e siècle, les *bailes* vénitiens se plaisent à comparer l'empire turc à celui d'Alexandre le Grand et présentent le sultan Sélim I^{er} comme un lecteur de *La vie d'Alexandre*, ce roman de chevalerie attribué au Pseudo Callisthène, rédigé entre le III^e siècle avant Jésus-Christ et le I^{er} siècle de notre ère, qui eut plusieurs versions postérieures, tant occidentales qu'orientales (dont une version persane et turque) et qui narre les aventures d'Alexandre, dont les conquêtes le portèrent à connaître et à conquérir tout l'oïkoumène.⁵ Héritier de son père Sélim I^{er} en 1520, le jeune sultan Soliman prétend à son tour s'inspirer de cette tradition alexandrine. Mais le véritable héritage impérial des Ottomans tient à sa nouvelle filiation, à partir de 1453, avec l'ancien empire romain. Le lien avec Rome tient d'abord au fonctionnement militaire d'un empire turc où règnent l'ordre, la discipline, la réprobation sévère du blasphème et des jeux de hasard, le respect religieux de l'empereur et l'absence de primogéniture mâle, mais surtout à la conquête de la seconde Rome, qui offre au sultan l'ultime maillon qui manquait entre l'Europe et l'Asie, fait de lui l'héritier des *basileus*, souverains d'un empire à vocation universelle, et consacre la victoire de l'Islam sur le monde chrétien. La dimension symbolique de la conquête n'échappe d'ailleurs pas à Mehmed II, qui abandonne Andrinople en 1457 pour s'établir officiellement à Istanbul et faire de la nouvelle capitale le miroir de la grandeur ottomane.

La prise de Constantinople constitue le point d'appui d'un élan

maritime qui se concrétise par deux guerres conduites successivement contre la puissance latine qui domine à cette époque la Méditerranée orientale, à savoir Venise. Entre 1463 et 1479, la République perd toute l'Eubée et la base de Nègrepont, mais gagne en échange Chypre en 1489. La seconde guerre vénéto-turque (1499-1503), se solde par un nouvel accroissement territorial de l'empire ottoman qui conquiert sur Venise les bases de Modon, Coron, Lépante et Navarin, cependant que la Sérénissime parvient à conserver les îles de Zante, Céphalonie, Sainte-Maure et Ithaque, en échange du versement d'une taxe annuelle à la Porte.⁶ Au début du XVI^e siècle, les Ottomans possèdent désormais un territoire couvrant la péninsule balkanique, la Grèce et toute la Turquie, dont les limites au nord sont la Bosnie et la Valachie, au nord-est la Mer Noire et à l'est, les possessions des Mamelouks.⁷ L'ambition méditerranéenne des Ottomans prend alors toute son ampleur, dans un désir d'unification du bassin oriental sous leur autorité, ce qui suppose la conquête des rivages et leur soumission à la Porte. En conquérant les terres arabes du Levant, les Turcs peuvent en effet se revendiquer comme les héritiers et les restaurateurs de la grandeur de l'Islam, et maîtriser enfin une Méditerranée orientale où, malgré la perte des États de Terre Sainte, les chrétiens conservent encore à la fin du Moyen Âge la suprématie sur le plan maritime et marchand.⁸

Plus encore que la prise de Constantinople, l'«événement majeur de la grandeur ottomane»⁹ est par conséquent la conquête successive de la Syrie et de l'Égypte en 1516-1517, qui mettent un terme au sultanat mamelouk du Caire et au califat abbasside. En 1517, le dernier calife abbasside, Mutawakkil III, est emmené en captivité par Sélim I^{er} jusqu'à Istanbul, où le sultan se fait céder les droits et titre de calife. Ces conquêtes territoriales sont suivies de la soumission immédiate du chérif de La Mecque qui contrôle également Médine: en 1517, Sélim I^{er} devient ainsi calife, héritier du Grand Califat, à la fois chef d'un État et chef de tous les croyants.¹⁰ L'événement a une portée considérable: désormais, le sultan ottoman peut se déclarer «serviteur des deux lieux saints» et acquiert un immense prestige en terre d'Islam, encore accru par le transport à Istanbul du calife abbasside et des reliques du Prophète, soigneusement conservées au Palais de Topkapı. Investi d'un caractère religieux, le sultan est donc considéré comme l'imâm de

son temps», «l'ombre de Dieu sur les terres», celui dont le pouvoir a été voulu par Dieu. Cela ne signifie pas qu'il ait une quelconque autorité dans le domaine de la charia, qu'il ne peut ni modifier, ni interpréter (rôle dévolu aux jurisconsultes – *mufti* – nommés par le sultan), mais il possède un ascendant religieux incontestable¹¹ et, au même titre que les empereurs chrétiens du saint empire romain germanique, a conscience de la dimension universelle de son statut, fondée sur la certitude de l'origine divine de son pouvoir.

Quand à la mort de son père Sélim I^{er}, Soliman le Magnifique accède au pouvoir impérial en 1520, la Méditerranée orientale est presque intégralement placée sous l'autorité unique des Ottomans. Seuls demeurent trois isolats latins (Rhodes, Chio, Chypre), en passe d'être conquis avant la fin du siècle, et qui n'empêchent nullement l'unification maritime, politique, économique et religieuse du Levant. La soumission de l'Égypte et de la Syrie offre notamment aux Turcs la maîtrise de la riche ligne commerciale qui relie Istanbul à Alexandrie (la fameuse «caravane d'Alexandrie») et aux Échelles du Proche Orient, dont les produits de luxe approvisionnent les marchés de l'empire. Tant que leurs intérêts n'imposaient pas une maîtrise totale des mers, les Ottomans ont toléré que l'île de Rhodes, au voisinage des côtes turques, soit aux mains des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem qui l'avaient conquise en 1309-1310. Cependant, la domination des provinces égyptienne et syrienne modifie l'équilibre oriental et exige que les échanges entre Istanbul et les côtes levantines échappent aux incursions corsaires menées par les chrétiens, et particulièrement par les chevaliers de Saint-Jean, depuis le Dodécanèse où ils possèdent également d'autres îles grecques (Alimnia, Halki, Simi, Tilos, Cos, Kalimnos, Leros, Castellorizo), ainsi que le Château Saint-Pierre (actuelle Bodrum, sur la côte anatolienne),¹² tous conquis de haute lutte sur les musulmans. En 1522 donc, Rhodes est conquise par la flotte de Soliman le Magnifique, ce qui garantit une certaine sécurité maritime aux navires de commerce musulmans et vénitiens. Les deux autres possessions latines, Chio aux mains des Génois et Chypre, possession vénitienne depuis moins d'un siècle, sont enlevées respectivement en 1566 et 1570 et concrétisent la constitution d'un «lac ottoman» au Levant, complètement achevé en 1669, quand les Turcs prennent la Crète aux Vénitiens.

La pénétration méthodique des Ottomans en Méditerranée ne

se cantonne toutefois pas au Levant. Déjà, à la fin du XV^e siècle, les Turcs ont tenté de s'implanter au Ponant, par la prise d'Otrante en 1488, suivie d'une attaque conduite par des corsaires turcs contre l'île de Malte. Ces incursions ont vivement inquiété la Sicile, lui faisant prendre conscience de l'urgence à mener une politique de fortification côtière, au moment où l'Espagne se concentre sur l'achèvement de la *Reconquista*.¹³ Mais les ambitions ottomanes en Méditerranée occidentale sont encore confuses et le demeurent jusqu'aux années 1510, au moment où l'Espagne a largement pris pied sur le littoral africain, par l'établissement de nombreux présides. La présence ottomane au Ponant s'est fondée sur deux acteurs déterminants que sont les frères Arruj' et Kheïr-Ed-Din Barberousse: corsaires de Metelin établis en Afrique du Nord vers 1512, ils conduisent la lutte contre les Espagnols et s'emparent d'Alger en 1516, chassant la dynastie arabe régnante.¹⁴ En 1517, ils s'emparent de Ténès et de Tlemcen, élargissant leur autorité le long du littoral barbaresque. Le siège de Tlemcen par les Espagnols en 1518 coûte la vie à Arruj' et incite Kheïr-Ed-Din, héritier des possessions de son aîné en Afrique du Nord, à demander le soutien du sultan Sélim I^{er}, qu'il reconnaît comme suzerain. Il fonde alors la Régence d'Alger, offrant aux Turcs l'unification de la rive sud du Ponant, exception faite du Maroc qui demeure indépendant de la sphère turque. Le processus se poursuit durant le règne de Soliman, puis sous celui de son fils Sélim II, par la constitution de deux autres Régences barbaresques, celle de Tripoli, fondée par Dragut en 1551, et celle de Tunis, fondée par Euldj Ali en 1574. Cette irrésistible poussée militaire permet la dilatation maximale de l'empire ottoman dans la Méditerranée du XVI^e siècle et son inévitable heurt au Ponant avec l'Espagne, qui s'efforce à la même époque de stabiliser les frontières de son propre empire maritime.

2. Le siège de Malte, l'inévitable heurt des empires

Le siège de 1565 constitue un épisode capital au sein de l'affrontement entre les rives en Méditerranée occidentale, du fait de l'expansion ottomane qui a pour corollaire l'inévitable contraction de l'empire espagnol. Le milieu du XVI^e siècle est en effet l'époque d'un amenuisement des forces ibériques et chrétiennes, successivement vaincues au cours de la patiente reconquête des présides

par les musulmans et au cours de grands affrontements navals. Les présides, ces points fortifiés tenus par des garnisons, censés incarner la frontière entre la chrétienté et l'Islam, avaient été conquis par les Espagnols dans les années suivant la chute de Grenade en 1492, de sorte qu'en 1511, presque toute la rive sud de la Méditerranée occidentale se trouvait placée sous la domination de l'Espagne. Les victoires s'accumulent en 1520-1530, mais les années suivantes s'avèrent moins fastes, et la première décennie du règne de Philippe II, de 1556 à 1565, poursuit le processus de repli vers le nord de la frontière espagnole en Méditerranée occidentale. Les pertes successives de Tripoli en 1551, de Mahdia en 1554 et de Bougie en 1555, l'échec de Mostaganem en 1558, la mémorable défaite de Jerba en 1560, la rapide extension de l'influence des Barbaresques sur les territoires africains et la domination maritime que leur confère la maîtrise de la course, contribuent à repousser vers le centre du Ponant la zone de contacts et de frictions entre les empires, le long d'un chapelet d'îles toutes chrétiennes et pour la plupart placées sous autorité de l'Espagne: les Baléares, la Sardaigne, la Corse, la Sicile et Malte.

Parallèlement, l'île de Malte, aux mains des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem qui avaient perdu Rhodes en 1522 et avaient hérité en 1530 Malte par décision de Charles Quint, s'illustre dans la même activité corsaire que les ports des jeunes Régences barbaresques. En s'opposant frontalement aux musulmans, les Hospitaliers marquent ouvertement le refus de leur céder la suprématie sur les mers occidentales. Au nom de la lutte contre l'Infidèle, l'Hôpital déploie donc une activité corsaire officielle partout en Méditerranée qui, même si elle demeure au milieu du XVI^e siècle complémentaire de la guerre d'escadres classique, vise à contrer et à freiner l'élargissement de l'aire d'influence des Barbaresques. Chrétiens et musulmans, Maltais et Barbaresques, s'affrontent donc par le biais du *corso*, une course vécue comme une poursuite de la croisade, menée au nom de la foi contre les Infidèles, où la dimension idéologique l'emporte en apparence sur le profit. Cette course maltaise pollue aussi bien les côtes levantines que les anciens chevaliers de Rhodes connaissent à la perfection, que les côtes africaines où sont capturés de nombreux individus. La destination favorite des Hospitaliers est l'Archipel, où ils choisissent les meilleurs lieux d'embuscade dans le semis insulaire

grec et où ils guettent les navires turcs empruntant la «caravane d'Alexandrie» qui les conduit à Istanbul. Dès lors, l'exaspération barbaresque va de pair avec une irritation croissante de la Porte, devant le maintien d'une activité corsaire latine dynamique, le long de la plus importante ligne de commerce de son empire. Les Ottomans pensaient le problème résolu en 1522, par l'éviction de l'Ordre de Rhodes de la Méditerranée orientale, et voilà qu'il resurgit quelques années plus tard, plus gênant que jamais. La volonté de s'en débarrasser définitivement s'affermi au fil du temps, et au fil des victoires musulmanes qui s'ègrènent au Ponant et qui viennent apporter la preuve que les Espagnols et les Hospitaliers sont des ennemis que l'on peut vaincre, comme cela s'est déjà produit en 1522, en 1551 et en 1560, au lieu de partager avec eux l'espace maritime.¹⁵

Malte fixe donc de manière inédite l'attention des musulmans, au point qu'en 1565, Turcs et Barbaresques s'unissent pour déloger les chevaliers qu'ils jugent affaiblis et pour s'emparer de la petite île voisine de la Sicile. Pendant quatre mois, du 18 mai au 8 septembre, Maltais et chevaliers, au nombre d'environ 10.000 personnes, résistent vaillamment à une armée musulmane trois fois supérieure en nombre. Composée d'environ 220 navires, dont une quarantaine appartient aux Barbaresques et est commandée par les chefs corsaires Dragut et Euldj Ali,¹⁶ la flotte comprend près de 35.000 hommes, provenant de presque toutes les provinces et régences de l'empire ottoman, et au sein desquels, les janissaires et les *sipahi*, corps d'élite de l'armée turque, ne représentent pas moins de 12.000 personnes.¹⁷ Aux forces humaines s'ajoutent une réserve de 60 gros canons, parmi lesquels deux mortiers et cinq basilics (énormes canons),¹⁸ de 25.000 boulets de soixante à cent livres, de plusieurs milliers de sacs et de paniers chargés de terre, ainsi que tous les outils nécessaires au travail de sape des fortifications et de creusement des tranchées, soient l'équivalent de 10.000 bèches, 10.000 pics et 25.000 pelles. Les navires d'accompagnement sont chargés de munitions, de pièces d'artillerie de toutes variétés et de victuailles: 22.000 quintaux de poudre, environ 100.000 balles d'arquebuse, des centaines de tonneaux d'eau douce, plusieurs dizaines d'animaux destinés à l'alimentation des soldats, ainsi que de 65.000 qantars de biscuits – ce qui équivaut à une réserve de 6 mois! – préparés en Grèce et destinés aussi bien

aux rameurs qu'aux soldats, dans l'éventualité d'une insuffisance de vivres.¹⁹ Car aux hommes d'équipage et aux soldats s'ajoutent 25.000 rameurs, répartis à raison de 20.000 hommes pour les galères et 5.000 employés sur les galiotes.

Le 29 mars 1565, après que les pachas Piyalı et Mustafa ont baisé la main du sultan, la gigantesque armada quitte Istanbul.²⁰ Fidèle à son habitude, elle circule vite: le 30 mars, elle est à Gallipoli où elle demeure jusqu'au 4 avril;²¹ elle dépasse Chio le 14 avril,²² puis gagne Lépante où l'attendent 12 vaisseaux corsaires depuis fin mars; le 4 mai, elle parvient à Coron, puis à Modon deux jours plus tard; le 17 mai, elle passe au large de Noto et du Cap Passaro;²³ le 18 mai, elle est à Malte. Les troupes sont rapidement débarquées et le 25 mai, les campements sont entièrement installés autour du port, derrière les remparts de Birgù et de Senglea et tout au long du Mont Sciberras. Les troupes musulmanes sont encore renforcées par l'arrivée le 2 juin de six galères conduites par Euldj Ali et treize galères commandées par Dragut.²⁴ Dès le 25 mai, l'artillerie turque entame le bombardement régulier des forts et des cités portuaires, et jusqu'à la fin du mois de juin, les entreprises musulmanes se centrent presque exclusivement sur le fort le plus fragile, car isolé du reste des fortifications, le fort Saint-Elme, défendu seulement par une garnison de 150 hommes environ.²⁵ Un mois durant, le fort reçoit entre 14.000²⁶ et 19.000²⁷ tirs d'artillerie, qui abattent les murs de la forteresse et subit des assauts meurtriers. Dans la nuit du 8 au 9 juin, une cinquantaine de chevaliers et de nombreux soldats maltais se révoltent pour exiger l'abandon du fort et un émissaire est dépêché en urgence auprès du grand maître Jean de La Valette pour le prévenir que la défense du fort est impossible et que tous ceux qui s'y trouvent vont périr.²⁸ Le grand maître interdit formellement l'abandon du fort à tous les hommes valides et fait valoir que Saint-Elme doit tenir le plus longtemps possible pour assurer «le salut entier de l'Isle et de tout l'Ordre».²⁹ Il semble évident que La Valette dut prononcer un discours appelant chevaliers et soldats à la résistance, et qu'il galvanisa leur courage au point que pas un ne quitta le fort et que tous acceptèrent de le défendre jusqu'à leur mort. En mêlant le salut de l'Ordre à celui de Malte, le grand maître exprime ce qui se produit véritablement durant les quatre mois de siège: l'union sacrée entre les chevaliers et les insulaires dans une dé-

fense commune de l'archipel contre les musulmans. Pour autant, la résistance désespérée des assiégés n'empêche pas la chute du fort le 23 juin. En un mois, la défense de Saint-Elme a coûté la vie à près de 2.000 musulmans et à 1.500 chrétiens.³⁰

Après cette date, le siège dure encore deux bons mois, durant lesquels les musulmans concentrent les tirs de leur artillerie sur les remparts des cités de Birgù et de Senglea. Tout l'été, les villes portuaires essuient de nombreux assauts, qui exigent une surveillance constante des brèches des remparts, un travail harassant pour les habitants de réparation des fréquentes destructions et une mobilisation permanente des assiégés. Trois offensives sanglantes sont conduites le 15 juillet, les 6-7 août et les 20-22 août contre Birgù et Senglea; les combattants résistent uniquement grâce à l'intervention du grand maître en personne, pour mobiliser ses hommes (il est d'ailleurs blessé le 7 août).³¹ À la fin de l'été, chrétiens et musulmans en sont réduits à leurs dernières extrémités, lorsqu'arrive enfin, le 7 septembre, le secours espagnol venu de Sicile; devant le débarquement d'environ 10.000 hommes,³² l'armée musulmane se hâte de lever le camp et de quitter Malte, le 12 septembre 1565.³³

Le siège a ravagé le port et coûté la vie à 25.000 hommes environ: 15.000 du côté musulman et près de 10.000 du côté chrétien (dont 3.000 soldats et chevaliers). Les Hospitaliers ont payé un lourd tribut, perdant plus de la moitié de leur couvent. Les Maltais ont également beaucoup souffert et 6.000 à 7.000 insulaires, essentiellement des femmes et des enfants, sont morts de maladie, de faim et de blessures durant le siège et dans les mois qui suivent. Le siège de 1565 n'en constitue pas moins une victoire éclatante des chevaliers et des chrétiens, dont l'écho se propage dans toute l'Europe, et qui est mythifié immédiatement. Les chevaliers et le grand maître sont désormais perçus comme les héros de la croisade chrétienne, tandis que la terre maltaise devient le symbole par excellence de la frontière défensive de toute la chrétienté. La victoire du siège, qui a créé une union sacrée entre chevaliers et insulaires, favorise une assimilation définitive de l'Ordre à l'île et de l'île à l'Ordre, englobés dans un même processus de glorification. L'Ordre n'est plus le seul bouclier opposant une ferme résistance au péril turc: Malte, son reflet, son double, son image fusionnelle, devient une nouvelle Terre Sainte et le rempart physique et maté-

riel, de la frontière chrétienne. Soudain, l'émergence au Ponant de ce nouveau «lieu» insulaire, à la fois concret et symbolique, modifie pour une longue durée la géostratégie méditerranéenne.

3. *Lendemain de siège: un nouvel équilibre maritime*

Remplissant les quatre variables définies par Michel Winock que sont l'intensité, l'imprévisibilité, le retentissement et les conséquences,³⁴ le siège de 1565 est bien un événement qui bouleverse l'équilibre des forces en Méditerranée, en stabilisant au Ponant la frontière entre chrétiens et musulmans sous autorité ottomane. Le «retour de l'événement»³⁵ est effectif dans l'historiographie actuelle, de même que l'on observe un récent regain d'intérêt pour l'histoire-bataille,³⁶ tant terrestre que maritime, et particulièrement méditerranéenne.³⁷ L'histoire renoue largement avec l'étude de l'événement, appréhendé à la fois en lui-même, en tant qu'élément destructeur et créateur d'un nouveau présent, comme dans ses lendemains,³⁸ par l'étude de l'«après», ce temps indéfini plus ou moins élastique, où s'érige dans les consciences l'idée que quelque chose de différent a émergé, qui a profondément modifié un ancien état des choses. L'événement relève bien d'un «faire, d'une fabrique», comme le souligne François Dosse, et l'essentiel de sa substance réside dans la trace qu'il laisse et dans les échos qu'il suscite parfois longtemps après-coup.³⁹

La dimension remarquable du siège de Malte tient à la puissance qu'ont déployée les Turcs. Quand la flotte ottomane est composée de 83 bâtiments pour la bataille de Jerba en 1560, ce sont en 1565 plus de 200 navires qui sont mobilisés, parmi lesquels une quarantaine de galères barbaresques, soit un nombre de bateaux à peine inférieur à celui qu'a rassemblé la Porte pour la bataille de Lépante en 1571. Malte a supposé la réunion d'une armée d'une puissance considérable, telle que les chrétiens n'en ont pas l'habitude. La force de frappe impressionne d'autant plus les contemporains qu'elle leur paraît inversement proportionnelle à l'intérêt stratégique de l'île assiégée. C'est là que réside en grande partie l'imprévisibilité même de l'assaut: bien qu'informée par les espions et les rumeurs de la mobilisation d'une flotte, la chrétienté est demeurée abasourdie par l'ampleur de l'attaque et par sa destination. Malte avant le siège n'a certes pas l'envergure de la

Sicile ou surtout des présides espagnols en terre barbaresque. Ni le pape, ni Philippe II d'Espagne, ni le vice-roi de Sicile, don García de Toledo, ni l'Ordre lui-même au fond – quoiqu'il en dise plus tard –, personne n'a songé sincèrement que Malte puisse être un enjeu militaire sérieux. Les présides sont en ce temps-là tellement plus importants, et disputés depuis si longtemps par les Barbaresques aux Espagnols, que nul ne peut imaginer que la flotte turque puisse choisir Malte plutôt que le préside de La Goulette, aux mains des Espagnols depuis 1535, et qui constitue un obstacle réel à la transformation du royaume de Tunis, alors faiblement tenu par la dynastie hafside, en une Régence barbaresque vassale de la Porte, semblable à celles d'Alger et de Tripoli. En outre, les îles de Méditerranée occidentale ne constituent pas à cette date de réels enjeux de bataille, comme elles peuvent l'être au Levant, où les Turcs souhaitent effacer les reliquats de la présence latine médiévale (Rhodes, Chio, Chypre). Globalement faibles et dépourvues d'envergure économique, les îles du Ponant sont plutôt l'objet de razzias brutales, d'attaques corsaires rapides, de larcins et de rapt de populations, c'est-à-dire de faits militaires à la hauteur de ce qu'elles paraissent être, «insignifiants». La seule exception notable est la Sicile, grenier à blé de l'Espagne et de l'Europe occidentale, jusqu'à la crise frumentaire de 1590 qui affecte durablement son économie; riche en grains, militairement puissante et stratégiquement située au cœur de la Méditerranée, elle peut au milieu du XVI^e siècle représenter un enjeu militaire réel, et son vice-roi le craint d'ailleurs. Mais ce n'est pas le cas de Malte, sa minuscule voisine, qui vivote à l'écart des routes maritimes et ne survit que par un petit commerce avec la Sicile, où les exportations de coton maltais, qui constituaient la principale contrepartie des importations du blé sicilien à la fin du Moyen Âge, pèsent désormais d'un poids de plus en plus réduit.

Saisie par la puissance guerrière qui s'abat sur l'île, la chrétienté est ensuite demeurée confondue par la résistance acharnée dont ont fait preuve les Hospitaliers, le peuple maltais et les soldats enrôlés ou venus d'eux-mêmes en renfort, au point que le siège a connu partout un retentissement considérable. La publicité du siège est immédiate, diffusée avec les moyens de l'époque: les lettres que le grand maître Jean de La Valette adresse à toutes les cours d'Europe, les récits qui sont rédigés et publiés, dans les

années de l'immédiat après siège, les honneurs accordés plus ou moins volontiers aux Hospitaliers par le pape et les princes etc. Quant aux conséquences, elles affectent les trois acteurs principaux du siège: l'Hôpital d'abord, qui choisit de prendre le nom désormais prestigieux d'«Ordre de Malte» et prend pleinement possession de son fief; le port insulaire ensuite, dévasté par le bombardement continu de l'artillerie turque et reconstruit par l'édification de La Valette, nouvelle cité réputée imprenable et portant le nom du grand maître qui soutint victorieusement le siège; la Méditerranée enfin, où l'île de Malte émerge en tant que place guerrière, stratégique, symbolique et bientôt corsaire, puis commerciale.

L'émergence de Malte en tant que frontière chrétienne au Ponant apparaît en effet comme la condition nécessaire à une nouvelle dynamique marchande et à une envergure maritime liée à sa nouvelle insertion dans les réseaux d'échanges méditerranéens. De récentes analyses historiques⁴⁰ ont visé à broser une histoire de la Méditerranée plutôt qu'une histoire située à l'intérieur de l'espace maritime, tendant à inverser l'analyse de Fernand Braudel: là où Braudel définissait une unité de la Méditerranée avant de s'attacher aux divisions nées de l'individualité des bassins maritimes et des territoires insulaires ou continentaux, les tendances actuelles puisent dans les interactions entre ces fragmentations méditerranéennes l'idée d'une connectivité globale de la mer dans le temps long.⁴¹ Concept assurément productif, la «connectivité» ne peut toutefois pas masquer la réalité de «moments» qui, au sein de la Méditerranée, font émerger des «lieux», des places, notamment frontalières, qui ne possédaient pas par le passé, et ne posséderont peut-être plus dans l'avenir, la même acuité stratégique ou économique. En ce qui concerne les îles, il y a bien des temps de «mer morte» comme il y a des temps de «mer partagée», et ceux-ci ne sont pas toujours les mêmes, ni nécessairement situés dans les mêmes espaces maritimes.⁴² Le destin de Malte s'esquisse dès la fin du Moyen Âge, quand elle se trouve placée *in frontiera barbarorum* et commence à présenter les traits de son rôle moderne de base corsaire cristallisant le mécontentement des musulmans si proches,⁴³ puis il s'exprime complètement au moment du siège et dès après la fin brutale de la guerre d'escadres méditerranéenne en 1577.

La trêve, considérée d'abord comme temporaire, finit par du-

rer, au point que de nouveaux rapports de force s'équilibrent en Méditerranée, au sein desquels Malte joue désormais un rôle essentiel. La course déjà pratiquée par les Hospitaliers du temps Rhodes, devient rapidement la spécialité militaire des chevaliers, quand la «grande guerre» n'est plus d'actualité. Malte se transforme en île corsaire vivant économiquement et socialement de la course, au même titre que les ports barbaresques depuis le milieu du siècle. Cela signifie qu'outre son arrière-pays européen traditionnel (les royaumes espagnols d'Italie du Sud pour la plupart des denrées alimentaires, les commanderies européennes de l'Ordre pour presque tout le reste), le marché insulaire se trouve ravitaillé par un «espace d'approvisionnement» très particulier, défini par le vol plutôt que par la fabrication des produits, correspondant aux zones de déploiement de la course maltaise, menée tant par les membres de l'Ordre, que par des particuliers arborant le pavillon rouge à croix blanche de Saint-Jean. Cet espace correspond aux littoraux musulmans, depuis la Régence de Tunis jusqu'au Levant, avec des lieux d'embuscades réguliers le long de la côte africaine (Cap-Bon, Jerba, Cap Misurata, Cap Bon André, Alexandrie et Damiette), de la côte levantine (de Jaffa à Alexandrette) et turque (environs de Castellorizo, Rhodes), ainsi que dans l'Archipel (du Dodécanèse au détroit des Dardanelles).

Activité lucrative pour les privés, la course constitue une attraction puissante pour les Maltais et pour tout étranger catholique désireux de courir l'aventure sur les mers: des Provençaux, des Siciliens, des Grecs, mais aussi, en moindre importance, des hommes venus de Raguse, d'Espagne, de Venise ou de Gênes, d'Angleterre ou des Pays-Bas, s'établissent ainsi dans le port et alimentent un cosmopolitisme inédit de l'île. La course nécessitant le commerce nouveau des esclaves, Malte devient vite un port essentiel pour la vente et le rachat de captifs chrétiens, juifs et musulmans, avant de s'ouvrir au fil du XVII^e siècle au commerce des marchandises et à des échanges «interculturels», par l'établissement volontaire de relations entre les marchands de l'île et ceux de la rive musulmane. Cette ouverture nouvelle de l'île s'appuie notamment sur la construction par l'Ordre de Malte d'un lazaret moderne, fondé en 1642 et réputé dans toute la Méditerranée, fréquenté par de nombreux bâtiments chrétiens. Le lazaret entérine la fonction maltaise d'entrepôt et de relais, et consolide

le rôle stratégique de l'île pour les marchands européens, surtout français et nordiques, qui l'utilisent comme entrepôt des produits barbaresques et levantins, l'inscrivant au cœur des réseaux de la Méditerranée moderne.

Pour les Ottomans, l'événement de 1565 ne constitue pas un simple revers militaire après une longue série de conquêtes et de victoires; et même s'il ne désigne pas réellement de vainqueur entre les empires et ne met nullement un terme au conflit entre les représentants des deux rives, il rompt la dynamique offensive turque et annonce un temps de lassitude commune des deux empires. Après cette date, il apparaît pour les musulmans difficile, voire impossible, et surtout totalement vain, d'espérer sérieusement reculer les frontières espagnoles de la Méditerranée occidentale, qui sont en cours de stabilisation et de fortification. Alors que le contrôle des présides s'avère souvent une impasse pour la Monarchie catholique, la stabilisation du front chrétien au Ponant, qui passe par la mise en défense des littoraux chrétiens, semble acquise: elle contraint désormais les Barbaresques à centrer leurs efforts de guerre sur le littoral africain et les Turcs à reporter pour la première fois depuis longtemps leurs intérêts militaires vers l'est. Quoique l'inquiétude sourde régulièrement du côté de la chrétienté au cours de l'hiver 1565-1566, les Ottomans ne prennent plus Malte pour cible, et quand au mois de mars 1566, la flotte turque entièrement reconstituée quitte Istanbul, elle s'attarde au Levant, son objectif étant plutôt la récupération de Chio, l'une des dernières possessions latines de Méditerranée orientale. La flotte fait ensuite voile vers l'Adriatique, où malgré une tournée faiblement agressive, elle met en émoi Venise, les autorités espagnoles et les Hospitaliers, chacun craignant une nouvelle attaque à l'ouest.⁴⁴

Mais l'absence même de pénétration turque au Ponant, en cet hiver 1566, témoigne de la nouvelle géopolitique qui s'est esquissée en Méditerranée et d'un basculement du centre d'intérêt des Ottomans vers le Levant, où depuis le début du XVI^e siècle, ils ont patiemment œuvré à éliminer les traces de la présence latine. Peu importe finalement que Malte ne soit pas tombée en 1565: c'est Chio qui est l'objet d'une conquête en 1566, avant que Chypre ne devienne à son tour un enjeu militaire et ne soit reprise aux Vénitiens en 1570. Certes, la conquête de cette dernière a pour conséquence la constitution d'une Sainte Ligue liant Venise et le

Saint-Siège à une Espagne militairement revigorée; certes aussi, la Sainte Ligue l'emporte à Lépante le 7 octobre 1571, infligeant une mémorable défaite aux Turcs. Mais à cette date, le Levant est désormais presque intégralement aux mains des Ottomans: ne demeure latine que la Crète vénitienne, moins gênante pour l'empire car située plus à l'ouest, mais qu'il finit de toutes manières par reconquérir en 1669. La grande bataille navale de 1571, qui met aux prises les deux flottes impériales, s'est déroulée sur les côtes grecques et vient achever ce que le siège de Malte a amorcé: les prémices d'un reflux maritime turc et son cantonnement à l'espace oriental, du fait d'un renouveau espagnol et d'un changement des préoccupations des Ottomans, désireux de renouer avec une politique d'unification du Levant et d'affrontements militaires en Europe. Ce n'est pas un hasard d'ailleurs, si Soliman le Magnifique meurt en territoire hongrois, dans la nuit du 6 au 7 septembre 1566; le vieux sultan, qui n'a plus fait la guerre depuis près de dix ans, a choisi de conduire ses troupes en Europe, quittant Istanbul le 1^{er} mai, alors qu'il n'avait nullement exprimé, en 1565, un quelconque désir de s'embarquer à la tête de sa flotte et d'aller attaquer Malte.

En définitive, après Malte, seules deux grandes batailles (Lépante en 1571, Tunis en 1574) ont encore opposé les flottes des empires, avant que la trêve ne soit effective en 1577. Au Ponant, la frontière s'est stabilisée autour de points fortifiés que l'on ne songe plus à attaquer, sinon par des raids corsaires sans risques, essentiellement destinés à razzier une population littorale; ni les Turcs, ni les Barbaresques ne reviendront plus jamais à Malte pour un assaut sérieux.⁴⁵ Après 1565, la Méditerranée ne cesse évidemment pas d'être un espace de tensions et d'échanges, mais ceux-ci incluent désormais Malte, qui devient, au moment où cessent les grands affrontements militaires, une plaque-tournante de la course et du commerce, au cœur même d'un bassin maritime dont elle faisait jusqu'alors partie, sans en avoir été un acteur.

NOTE

¹ Roux (1984).

² Finkel (2005, p. 3).

³ Finkel (2005, p. 5).

⁴ Schaub (2004, p. 310).

- ⁵ Valensi (1987, pp. 60-61).
⁶ Papadia-Lala (1998, p. 187).
⁷ Mantran (1990, pp. 133-135).
⁸ Braudel (1993, pp. 88-91).
⁹ Braudel (1966, II, p. 16).
¹⁰ Clot (1983, p. 39); Braudel (1966, p. 16).
¹¹ Mantran (1990, p. 168).
¹² Vatin (1994, pp. 15-20).
¹³ Hess (1978, pp. 59-60).
¹⁴ Merouche (2007, pp. 37-38); Heers (2001, pp. 68-69).
¹⁵ Brogini (2011, pp. 53-58).
¹⁶ Archivo General de Simancas (désormais Ags), Estado Sicilia, leg. 1129, ff. 70r-70v, 21 mai 1565.
¹⁷ Ags, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 5v, 10 février 1565.
¹⁸ Cirni (1567, p. 46).
¹⁹ Ags, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 5v, 10 février 1565; Codoin (1856, t. XXIX, p. 8); Cirni (1567, p. 46).
²⁰ Ags, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 40r, 21 avril 1565.
²¹ Bostan, Cassola, Scheben (1998); *Journal militaire de la campagne de Malte*, p. 129, 3 Ramadan 972 / 4 avril 1565.
²² *Journal militaire de la campagne de Malte*, p. 131, 12 Ramadan 972 / 13 avril 1565.
²³ Ags, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 57r et f. 59r, 17 mai 1565.
²⁴ Bibliothèque Municipale d'Aix-en-Provence, Ms 1090, *Relazione della difesa di Malta attaccata da Turchi*, p. 7.
²⁵ Balbi de Correggio (1568, f. 31r.).
²⁶ Croua (1565, p. 10).
²⁷ Sovrano Militare Ordine di Malta (1565, f. 13r.).
²⁸ Brogini (2011, pp. 96-97).
²⁹ Vertot (1753, t. IV, p. 502).
³⁰ Brogini (2011, pp. 109-110).
³¹ Balbi de Correggio (1568, f. 90v.).
³² Balbi de Correggio (1568, f. 81r.).
³³ Bosio (1596, pp. 704-705).
³⁴ Winock (2002, pp. 30-35).
³⁵ Nora (1974).
³⁶ Drévilion (2007).
³⁷ Barbero (2010); Nordman (2011).
³⁸ Pernot, Toureille (2010).
³⁹ Dosse (2010).
⁴⁰ Horden, Purcell (2000).

- ⁴¹ Shaw (2001, p. 422).
⁴² Bresc (2004, pp. 127-128).
⁴³ Bresc (2000, pp. 141-157).
⁴⁴ Braudel (1966, p. 336).
⁴⁵ Ils reviennent une fois, en 1614, mais le débarquement musulman ne débouche sur aucun véritable combat ou assaut.

BIBLIOGRAFIA

- Balbi de Correggio 1568 = F. Balbi de Correggio, *La Verdadera Relación de todo lo que el anno de MDLXV ha sucedido en la Isla de Malta, de antes que llegasse l'armada sobre ella de Soliman Gran Turco*, HBarcelona, ed. Pedro Reigner, 1568.
- Barbero 2010 = A. Barbero, *Lepanto. La battaglia dei tre imperi*, Roma-Bari, Laterza, 2010 (trad. franç. *La bataille des trois empires. Lépante, 1571*, Paris, Flammarion, 2012).
- Bosio 1596 = G. Bosio, *Dell'Historia della Sacra Religione et Illustrissima Militia di San Giovanni Gerosolimitano*, Tome III, Rome, 1594.
- Bostan, Cassola, Scheben 1998 = I. Bostan, A. Cassola, T. Scheben, *The 1565 Ottoman Malta Campaign Register*, Malte, Publishers Enterprises Group (PEG) Ltd, 1998.
- Braudel 1966 = F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 2 volumes, rééd. 1966 (1re édition Paris, Armand Colin, 1949).
- Braudel 1993 = F. Braudel, *Grammaire des civilisations*, Paris, Champs Flammarion, 1993 (1re édition Paris, Arthaud, 1987).
- Bresc 2000 = H. Bresc, *La genèse de l'identité maltaise*, dans H. Bresc, C. Veauvy (édd.), *Mutations d'identités en Méditerranée*, Paris, Bouchène, 2000, pp. 141-157.
- Bresc 2004 = H. Bresc, *Iles et tissu «connectif» de la Méditerranée médiévale*, «Médiévales», 47, 2004, pp. 123-138.
- Brogini 2011 = A. Brogini, *1565, Malte dans la tourmente. Le Grand Siège de l'île par les Turcs*, Paris, Bouchène, 2011.
- Cirni 1567 = A. Cirni, *Comentarii d'Antonfrancesco Cirni, Corso, ne' quali si describe la guerra ultima di Francia, la celebratione del concilio Tridentino, il soccorso d'Orano, l'impresa del Pignone e l'istoria dell'assedio di Malta*, Rome, 1567.

- Clot 1983 = A. Clot, *Soliman le Magnifique*, Paris, Fayard, 1983.
- Codoin 1856 = *Colección de Documentos Inéditos para la Historia de España*, t. XXIX, *Malta y La Goleta. Correspondencia de Felipe II con Don García de Toledo y otros*, Madrid, Real Academia de la Historia, 1856.
- Croua 1565 = M. Croua, *Brief Discours du Siege et oppugnation de l'île de Malte. Contenant l'Histoire de ce qui s'est fait depuis l'arrivée jusques à la retraite et fuite de l'armée du Grand Turc Soliman en l'an MDLXV*, Anvers, 1565.
- Dosse 2010 = F. Dosse, *Renaissance de l'événement. Un défi pour l'historien: entre sphinx et phénix*, Paris, PUF, 2010.
- Dréville 2007 = H. Dréville, *Batailles. Scènes de guerre de la Table Ronde aux tranchées*, Paris, Seuil, 2007.
- Finkel 2005 = C. Finkel, *Osman's dream. The story of the Ottoman Empire (1300-1923)*, New York, Basic Books, 2005.
- Heers 2001 = J. Heers, *Les Barbaresques. La course et la guerre en Méditerranée (XIVe-XVIIe siècles)*, Paris, Perrin, 2001.
- Hess 1978 = A. Hess, *The forgotten frontier. A history of the sixteenth century iberro-african frontier*, Chicago, University of Chicago Press, 1978.
- Horden, Purcell 2000 = P. Horden, N. Purcell, *The Corrupting Sea. A Study of Mediterranean History*, Oxford, Blackwell Publishing Ltd, 2000.
- Mantran 1990 = R. Mantran, *Histoire de l'Empire ottoman*, Paris, Fayard, 1990.
- Merouche 2007 = L. Merouche, *La course, mythes et réalités. Recherches sur l'Algérie à l'époque ottomane*, Paris, Bouchène, 2007.
- Nora 1974 = P. Nora, *Le retour de l'événement*, dans J. Le Goff, P. Nora (éd.), *Faire de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1974, t. I, pp. 210-229.
- Nordman 2011 = D. Nordman, *Tempête sur Alger. L'expédition de Charles Quint en 1541*, Paris, Bouchène, 2011.
- Papadia-Lala 1998 = A. Papadia-Lala, *I Greci fra Venezia e i Turchi nell'arco della lunga durata*, dans G. Motta (éd.), *I Turchi, il Mediterraneo e l'Europa*, Milan, FrancoAngeli, 1998, pp. 185-196.
- Pernot, Toureille 2010 = F. Pernot, V. Toureille, *Lendemain de guerre... De l'Antiquité au monde contemporain: les hommes, l'espace et le récit, l'économie et la politique*, Bruxelles, Peter Lang, 2010.
- Roux 1984 = J.-P. Roux, *Histoire des Turcs. Deux mille ans du Pacifique à la Méditerranée*, Paris, Fayard, 1984.
- Schaub 2004 = J.-F. Schaub, *Une historiographie expérimentale*, dans C. Moatti (éd.), *La mobilité des personnes en Méditerranée de l'Antiquité à l'époque mo-*

- derne*, Rome, Collection de l'École française de Rome, 2004, pp. 305-312.
- Shaw 2001 = B.D. Shaw, *Challenging Braudel: a new vision of the Mediterranean*, «Journal of Roman Archaeology», 14, 2001, pp. 419-453.
- Sovrano Militare Ordine di Malta 1565 = Sovrano Militare Ordine di Malta, *Copie de plusieurs missives écrites et envoyées de Malte par le Seigneur grand Maistre, et autres chevaliers de Saint Jehan de Hierusalem, a nostre Saint Pere et autres Seigneurs...*, Paris, Jean Dallier libraire, 1565.
- Valensi 1987 = L. Valensi, *Venise et la Sublime Porte. La naissance du despote*, Poitiers, Hachette, 1987.
- Vatin 1994 = N. Vatin, *L'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, l'Empire Ottoman et la Méditerranée orientale entre les deux sièges de Rhodes (1480-1522)*, Paris, éd. du CNRS, 1994.
- Vertot 1753 = Vertot (abbé de), *Histoire des Chevaliers Hospitaliers de Saint Jean de Jérusalem appelés depuis Chevaliers de Rhodes et aujourd'hui Chevaliers de Malthe*, Paris, J. F. Quillau, 1753.
- Winock 2002 = M. Winock, *Qu'est-ce qu'un événement?*, «L'Histoire», 268, 2002, pp. 30-35.